

Benoit TOCCACIELI

MERCREDI

*Pour S.K.
Sans ta patience, ce roman
n'aurait jamais vu le jour.*

PARTIE 1

*Chaque roman est un déicide secret,
un assassinat symbolique de la réalité.*

Mario Vargas Llosa

Mercredi 17 Février 2021

— Première fois ?

Le lieutenant Rêche posa une main réconfortante sur l'épaule de son nouvel adjoint. En se redressant, le jeune flic essuya d'un revers de manche les derniers grumeaux qui trahissaient son récent malaise. Son teint était livide. Il força un sourire. Hocha la tête.

— C'est l'odeur ?

Nouvel acquiescement du gamin, toujours muet. Il leva les yeux vers les premières lueurs de l'aube et déglutit avec peine. Le lieutenant lui tendit une bouteille d'eau, l'invitant à se rincer le gosier.

— Souffle un peu et rejoins-moi à l'intérieur, je vais faire le point avec les pompiers.

Rêche retourna au milieu des décombres, dans ce qui avait dû être le salon. Au-dessus de sa tête, quelques étoiles luisaient entre les maigres restes de charpente et les dernières volutes de fumée. Il sourit en reconnaissant la queue de la Grande Ourse.

À côté d'une masse noirâtre qui avait dû être un buffet, il distingua l'imposante silhouette de Soufflot, pilier de la brigade locale des pompiers. Son uniforme trop serré mettait ses bourrelets à l'honneur, tandis que la chaleur ambiante faisait luire les plis de son cou.

— Alors ?

— Cette baraque a pas eu l'électricité depuis des lustres : ça peut pas être parti d'un court-jus. Et y a pas non plus de bouteille de gaz.

Rêche fronça les sourcils. Mi Février, il était rare qu'une maison s'embrase ainsi, surtout dans une vallée aussi humide et encaissée.

— Alors quoi ?

Soufflot se baissa pour ramasser un paquet de cendres qu'il émietta entre ses gants.

— Du papier. Du putain de papier. Y avait de quoi réécrire les deux Testaments en caractères assez gros pour que ma mère les lise sans lunettes. C'est là que ça a pris.

— Mais comment ? Le papier ça s'embrase pas tout seul, pas en pleine nuit !

— Une allumette. Une bougie. Un truc comme ça.

— Mais qui aurait foutu le feu ici ? Et pourquoi ?

Soufflot balaya du pied un tas de cendres d'où se dégagait une infâme odeur de cochon brûlé. De la pointe de sa chaussure, il désigna une masse plus compacte. Un amas de chairs calcinées, encore fumantes.

— Mercredi.

— Mercredi ?

Malgré plusieurs années à côtoyer l'énorme pompier, Rêche ne s'était toujours pas habitué à sa manie d'affubler de noms ridicules les corps en attente d'identification.

— Ouais, Mercredi, acquiesça le pompier avec une expression de joyeuse fierté. Vu l'état du corps, pas moyen de savoir s'il s'agit d'un homme ou d'une femme, jeune ou vieux. Je peux même pas t'assurer que ce soit humain, mais j'ai encore jamais vu un chien se trimballer avec un briquet et cent ramettes de papier. Mercredi, c'est neutre. Et aujourd'hui, c'est le Mercredi des Cendres : ça te paraît pas un nom parfait ?

Le lieutenant ignore la question ; il restait préoccupé par la scène sous ses yeux et ses narines. Une maison isolée, au bout d'un cul-

de-sac, à plusieurs kilomètres d'un bled d'à peine trois poignées d'habitants. Un incendie brutal, en début de nuit. Pas de témoins, évidemment. Le temps qu'un voisin remarque la fumée et contacte les secours, les flammes avaient déjà tout dévoré. Les pompiers n'avaient même pas pris la peine de dérouler la lance à incendie : le bâtiment était déjà entièrement ravagé, le feu s'éteignait de lui-même, il n'y avait aucun risque de propagation aux alentours. On entendait encore le léger crépitement des braises achevant de se consumer.

— Des pistes à creuser ?

— Bonne question. La maison devait être inoccupée depuis un bail, mais j'ignore à qui elle appartient et ce que Mercredi y foutait. Je sais juste qu'il y avait beaucoup de papier. Et que Mercredi a brûlé au milieu.

— Accidentel ? Criminel ? Suicide ? D'après ce que t'as vu, y a moyen d'orienter la...

— Ouh là, doucement, mon vieux ! Moi je viens te sécuriser l'endroit et te sortir Mercredi en un minimum de morceaux. Le reste c'est ton boulot, pas le mien.

— Certes. J'espère que Mercredi se montrera aussi coopératif à l'interrogatoire.

Mercredi 22 Janvier 2020

— Dernière fois !

Couchée sur le dos, Liz dégagea son bras droit de la couette. D'une tape précise, elle invita son réveil au silence. Pour la dernière fois de sa vie.

Les aiguilles pointaient six heures trente. Dehors, la rue commençait à ronronner au rythme du feu tricolore sous sa fenêtre.

Dix respirations profondes. Liz ouvrit les yeux, se redressa sur son lit, alluma sa lampe.

Dix respirations courtes. Elle se leva et s'étira, enfila ses pantoufles et alla à la salle de bains.

Passage aux toilettes, puis au lavabo. Un tour du robinet d'eau froide, un autre du robinet d'eau chaude. Une respiration profonde. L'eau était tiède.

Débarbouillage rapide. Paupières, nez, bouche. Front, tempes, joues. Léger massage. Elle avait lu que c'était bon pour tonifier la peau et limiter les rides. Elle n'y croyait qu'à moitié, mais elle aurait trouvé dommage de se priver de l'effet si c'était vrai.

Elle ouvrit un tiroir, en sortit ses lunettes, les enfila. Face à elle, son reflet lui adressa un sourire fatigué. Elle glissa une main dans ses cheveux poivre et sel. Pincement de lèvres. La longueur commençait déjà à la gêner. Elle devait néanmoins patienter encore cinq jours avant son rendez-vous chez la coiffeuse. Le premier lundi

du mois, à dix-huit heures, comme depuis vingt-trois ans. Le sourire lui revint à l'idée que ce prochain lundi, elle serait une nouvelle personne. Elle avait hâte d'y être.

À la cuisine, Liz remplit la bouilloire et la mit à chauffer ; deux minutes et douze secondes d'attente avant ébullition. Elle ouvrit un sachet de thé et le glissa dans sa tasse, tira un yaourt du frigo et y trempa sa cuillère, attrapa un paquet d'avoine et s'en servit un bol. Plus qu'une minute et huit secondes. Elle posa les mains à plat sur le plan de travail et ferma les yeux. À sa manière, elle formula une prière : elle remercia Dieu pour sa bonne santé, comme chaque matin ; elle aurait voulu ajouter quelques mots à propos de ce jour spécial et de toutes les années qui allaient le suivre, mais l'inspiration ne lui vint pas. Elle ne s'adressait à Lui que pour obtenir des réponses simples sur ce qu'elle était incapable de comprendre ou contrôler elle-même. Et à soixante-cinq ans, elle se sentait maîtresse de l'essentiel des champs de sa vie : Dieu n'était plus qu'un vieux compagnon qui attendait en silence le moment de veiller sur sa mort.

Un clac annonça l'ébullition. Liz rouvrit les yeux. Elle acheva la préparation de son petit-déjeuner et s'installa sur l'unique chaise de sa cuisine pour le déguster. Son thé terminé, elle lava et rangea la vaisselle puis partit s'habiller.

Son dressing ne comptait que sept piles de vêtements. Pantalons noirs, chemisiers clairs, vestes sombres, pulls pastel, tenues de jogging, sous-vêtements unis, pyjamas amples. Après lavage, le linge était rangé en bas des piles tandis que la tenue du jour était piochée en haut, cela afin de garantir une utilisation égale de chaque habit. Ainsi, pour ce dernier jour de travail, comme pour les dix mille deux cent quatorze qui l'avaient précédé depuis le début de sa carrière, Liz ne perdrait pas de temps à choisir.

Une fois prête, elle prit place sur le fauteuil du salon et alluma la radio. Le troisième top annonça sept heures ; le flash d'informations

démarra. Une épidémie en Chine, une attaque terroriste en Afrique, une victoire en football ; météo couverte, dix degrés, saint Vincent. Un mercredi comme les autres. Mais ce mercredi, Liz prenait sa retraite.

Sept heures onze. Liz sortit dans la rue. Quarante-sept secondes plus tard, elle passa l'angle du kiosque à journaux. Le vendeur commençait à peine à mettre en avant les unes du jour. Une fois de plus, il était en retard.

— Ah, bonjour ma p'tite dame ! héla-t-il. Donnez-moi une minute, je vous sors votre journal !

Il disparut dans le capharnaüm de sa minuscule boutique. Liz l'entendit déplacer des piles de magazines, déchirer du cellophane, siffloter dans sa barbe. Depuis dix ans qu'elle croisait ce visage aussi radieux que basané, elle s'étonnait toujours du manque d'organisation qui l'accompagnait. Le désordre la répugnait ; la perte de temps la mettait hors d'elle.

— Tenez ! Je vous conseille d'aller directement à la dernière page. La météo est la seule bonne nouvelle du jour.

Liz prit sa commande et laissa tomber l'appoint dans la paume du vieux vendeur. Ses orteils se crispèrent à la vue du moignon d'index de l'homme replié sur les pièces ; elle ne s'y habituerait jamais. Elle avait souvent voulu demander où et comment il avait perdu le reste du doigt, mais s'était toujours abstenue. Ce n'étaient pas ses affaires.

Elle salua l'homme d'un simple hochement de tête et reprit sa marche vers la bouche du métro. Parvenue dans les entrailles de la ville, elle longea le quai jusqu'au milieu du cinquième encart publicitaire, sans même jeter un regard à l'affiche du jour ; le métro arrivait déjà. Les portes s'ouvrirent ; deux passagers descendirent. Liz monta ; sa place était libre. Elle s'assit. Six stations plus loin, elle sortit de la rame, regagna la surface et marcha vers son bureau.

Dernière fois, soupira-t-elle en passant le portillon de sécurité.

Liz rejoignit son plateau, accrocha sa veste et s'installa à son poste. Dans son dos, un éclat de lumière la fit sursauter. Le grésillement d'une ampoule. Elle se détendit. Elle avait craint une surprise de ses collègues, un petit déjeuner improvisé, des cadeaux, un chamboulement de son planning de la journée. Mais non, rien. Personne ne vient au travail une heure plus tôt pour célébrer le départ d'une vieille comptable.

Liz démarra son ordinateur. Elle profita du calme matinal pour s'atteler à la rédaction des rapports quotidiens. Depuis plusieurs semaines, la tâche incombait pourtant à Émilie, sa remplaçante. Mais Émilie n'arrivait qu'à neuf heures, commençait sa journée par un café, travaillait à un rythme de débutant. Avec elle, les rapports partaient rarement avant midi. Liz préférait que les directeurs les reçoivent avant leur première réunion du jour. C'est ainsi qu'on lui avait enseigné à son entrée dans la boîte, et c'est ainsi qu'elle avait toujours procédé.

Les premières personnes arrivèrent sur le plateau. Elles saluèrent Liz d'une simple poignée de main et d'un sourire plus appuyé que d'ordinaire. Envieux, peut-être. Gêné, plutôt. Qu'importe.

Il était neuf heures trente-huit lorsqu'Émilie prit place. Liz lui adressa un regard dédaigneux, ignora les salutations d'usage et quitta son poste. Elle s'était réservée deux heures pour s'occuper des dernières formalités administratives relatives à son départ. Elle avait déjà huit minutes de retard. Elle hâta le pas vers les bureaux des Ressources Humaines. Impatiente d'être reçue, elle pianota sur sa cuisse. Une jeune employée vint alors lui asséner des généralités sur la retraite, le déblocage des plans d'épargne, le versement des primes. Les lèvres pincées, Liz écouta à peine les explications suivantes, trop occupée à chercher une formulation adaptée pour clore poliment l'échange.

À onze heures vingt-deux, elle prit enfin congé. Ses épaules étaient tendues, ses paumes moites, ses mâchoires serrées. Elle

détestait cette dernière journée dont le contrôle lui échappait ; il lui tardait d'en finir. Elle se rendit à une salle de réunion réservée pour s'occuper au calme des tâches informatiques qui l'attendaient. Trois personnes en remplissaient l'exiguïté. Sourcils froncés, Liz fixa le seul homme qui ne lui tournait pas le dos et l'invita du regard à libérer les lieux. Aucune réaction. Elle piétina, se racla la gorge, serra les poings. Sans plus d'effet. Elle se résolut à entrouvrir la porte pour signaler sa présence.

— Oui ? s'indigna l'homme de face. On est en réunion. Vous aviez réservé la salle ?

— Oui. Onze heures à midi.

L'homme regarda sa montre en soupirant, puis Liz en grognant.

— Le créneau est déjà bien entamé.

La remarque fit l'effet d'une violente gifle à Liz, lui renvoyant à la face toute la frustration de ce retard.

— Peu importe. J'ai besoin de la salle. Je l'ai réservée jusqu'à midi.

Sans broncher, l'homme répliqua sèchement.

— Peu importe. On est trois, vous êtes seule : vous trouverez bien une autre salle.

Outrée, Liz claqua la porte et retourna à son poste, refusant de perdre une minute de plus. Elle trouva Émilie au téléphone, usant d'un ton et de mots propres aux longues conversations privées. Liz l'ignore et commença à taper nerveusement sur son clavier. Dix minutes plus tard, Émilie raccrocha et s'apprêta à dégueuler son trop-plein d'enthousiasme sur Liz.

— Oh, Liz ! T'es déjà revenue ? Ça s'est bien passé ? J'ai fini le deuxième rapport pour Sonia, faudra juste que tu me revérifies un ou deux trucs dessus quand tu pourras. Je m'occuperai des suivants après manger. Ça va ? T'as pas l'air dans ton assiette ?

— Débrouille-toi, t'es censée être prête, répondit Liz sans détourner les yeux de son écran.

Elle resta figée, incapable de reprendre son activité. Ses yeux se posèrent sur l'horloge en bas à droite de l'écran ; son attention s'arrêta sur la date. Mercredi vingt-deux janvier. Elle ferma les paupières, reprit son souffle. *Dernier jour.*

— Désolée, s'excusa-t-elle sans la moindre douceur dans la voix. Je suis de mauvaise humeur, rien ne se passe comme j'avais prévu ce matin, je...

— Ouuh, t'embête pas pour ça ! coupa sa jeune collègue. Je comprends que tu sois nerveuse. Un jour comme ça, ça doit être spécial. La retraite, j'imagine que ça doit te chambouler la vie !

Liz n'imaginait pas encore.

À midi, elle accepta l'invitation à déjeuner avec ses collègues. Elle se pliait deux fois par mois à cette corvée et savait à quoi s'attendre : d'interminables échanges de monologues sur les enfants de l'une ou le déménagement de l'autre, sur la politique ou la météo, sur le chef ou le boulot. Il lui suffisait de patienter en silence jusqu'à la fin du repas : on ne la sollicitait pas plus à table qu'ailleurs. L'exercice lui évitait néanmoins d'être cataloguée comme un cas désespéré d'asociabilité.

Ce jour-là, en revanche, on s'adressa à elle dès l'entrée. Elle en avala de travers sa troisième bouchée de taboulé.

— Alors, Liz, la retraite ? Tu te sens prête ?

Elle se servit une gorgée d'eau, se racla la gorge. Elle aurait voulu afficher son habituel détachement et affirmer qu'il s'agissait d'un jour comme un autre, ou bien jouer le rôle qu'on attendait d'elle et prétendre avoir hâte d'entamer ses nouveaux projets.

Un vertige la gagna. Comme si l'on eût ouvert une vanne au creux de son estomac, elle sentit un vide abyssal engloutir ses entrailles, puis ses membres, sa gorge, son crâne. Son âme était aspirée de l'intérieur. Les nerfs tendus, elle se raccrocha au bord de la table. La sensation lui rappela ce jour où, adolescente, elle était sortie en promenade autour de la maison de sa tante. Elle avait

rejoint la falaise au-dessus de leur vallée et, sans l'avoir prémédité, s'était rapprochée du bord. La veille, à la rentrée au lycée, on l'avait traitée d'incapable, de pleureuse. D'orpheline. En affrontant le vide, elle avait voulu se prouver son courage. Ou bien éteindre à jamais sa peur. En vain. Son corps et son esprit lui avaient échappé : elle s'était effondrée, en pleurs, à dix mètres du précipice. Elle était rentrée chez elle la tête basse, résignée à endurer jusqu'au bout la médiocrité de sa vie.

Elle rouvrit les paupières. La vue de tous ces visages impatients lui arracha un frisson. Sa pénible matinée lui revint en mémoire.

— Il me tarde d'y être, en tous cas. Comme à tout le monde, non ?

Sa question eut le mérite de rendre la parole aux autres, à la manière de la balle en feu dont on se débarrasse au plus vite dans les jeux de cours d'école. Liz reconcentra son attention sur l'insipide taboulé qu'elle avala à grandes bouchées pour combler le vide qui l'habitait.

À quatorze heures, elle s'installa dans un coin de la grande salle de réunion où devait se tenir son pot de départ. Les quelques poignées de salariés conviés par son chef arrivèrent au compte-gouttes. La majorité d'entre eux ignorait tout de Liz et ne venait que pour s'offrir une heure de pause et un snack gratuit. Liz regarda l'horloge au moment où son supérieur prit la parole. Quatorze heures seize. Quarante-quatre minutes à tenir. Le manager l'invita à le rejoindre, puis entama son allocution en l'appelant Elizabeth. Elle blanchit.

Elizabeth était pourtant son vrai prénom. Elle le détestait. Il sonnait dur, sérieux, coincé. Il lui avait été imposé par des parents qu'elle n'avait jamais connus. Elle se demanda ce qui, du prénom ou de l'abandon, avait le plus influencé son caractère – il paraît que le prénom dicte la personnalité. Ainsi avait-elle toujours insisté pour se faire appeler Liz. Ses rares correspondances étaient signées de

ces trois lettres, en un seul trait, avec des boucles à chaque extrémité. Cela lui donnait l'impression d'être plus artistique, plus douce, plus libre. À son grand regret, elle savait n'être rien de tout ça. Elle leva les yeux au plafond. Peut-être sa retraite constituait-elle l'opportunité idéale pour se mettre à créer et rêver.

D'une oreille distraite, elle écouta les interminables louanges adressées par ce chef qu'elle n'avait côtoyé qu'une heure par semaine pendant dix mois. Elle ne put s'empêcher de distinguer le poil qui dépassait du nez de cet austère manager, jurant avec sa mise toujours tirée aux quatre épingles – nœud de cravate trop droit, pantalons et cols de chemises trop bien repassés, chaussures trop bien cirées, menton trop bien rasé. Incapable d'en décrocher son regard, Liz hésita un bref instant à lever la main pour lui signaler cette imperfection de style. Elle en sourit intérieurement ; c'était son dernier jour, elle pouvait bien se permettre un tel commentaire, certes déplacé mais ô combien utile. Personne ne s'en offusquerait – à coup sûr, en cet instant, tout le monde se faisait la même remarque en écoutant le monotone résumé de son insignifiante carrière. Elle se contenta de ravalier sa salive et d'attendre en silence la fin de sa longue sentence – idiot le prisonnier qui chercherait à s'évader le jour de sa libération. Oui, il lui tardait d'en finir avec l'hypocrisie que représentaient ses relations professionnelles.

Les applaudissements terminés, elle observa les convives se ruer sur le café et discuter entre eux. Elle se contenta d'un verre d'eau plate qu'elle alla siroter à l'écart. Du coin de l'œil, elle aperçut la grande aiguille de l'horloge dépasser les trois-quarts de tour. La salle commençait déjà à se vider, chacun s'échappant vers sa prochaine réunion. Liz épongea d'un vague sourire les félicitations des quelques salariés qui passaient la féliciter, essuyant leurs platitudes à coups de réponses monosyllabiques. Enfin, elle salua d'un hochement de tête les quatre personnes restantes et sortit s'atteler aux dernières formalités de la journée.

Après deux heures d'interminable flottement, Liz passa enfin le portillon de sortie et tendit son badge au vigile. Elle eut un pincement au cœur en se débarrassant de cette ultime relique, comme un marin qui largue les amarres pour voguer vers l'infini du grand large. Quarante-trois ans, quand même. Le chef avait l'air sincère en vantant une carrière irrécusable. Et si elle n'était bonne qu'à ça ? s'angoissa-t-elle en tournant le dos à l'édifice.

Elle déglutit, redressa la tête et se dirigea droit vers le métro. Comme à son habitude, elle ressortit trois stations avant la sienne. D'un pas mécanique, elle parcourut un long boulevard, traversa un parc puis zigzagua dans les ruelles menant chez elle. En dépassant le kiosque à journaux, elle entendit la voix enjouée du vendeur.

— Belle soirée, ...

Ses mots flottèrent dans l'air une paire de secondes, comme une bulle de savon qui hésite à se poser par peur d'éclater. Liz sourit à l'idée que cet homme ignorait tout d'elle, jusqu'à son nom. Pour lui, elle pouvait être Liz ou Anastasia, danseuse ou écrivaine, libre ou aventurière. Sans ralentir l'allure, elle répondit d'un simple geste de la main. Demain, qui sait, elle lui dirait peut-être deux mots.

Quarante secondes plus tard, elle disparut derrière la porte de son immeuble. Elle ôta ses chaussures et sa veste, se servit une tisane et un livre, alla les déguster sur son fauteuil.

À dix-neuf heures, comme tous les mercredis, elle cuisina un risotto aux champignons et conclut son dîner par un yaourt – agrémenté d'une cuillerée de miel. À vingt-heures trente, la vaisselle et le rangement terminés, elle sortit son jeu d'échecs électronique et joua trois parties – deux victoires et une défaite. À vingt-et-une heures trente, après sa toilette, elle regagna sa chambre et enfila son pyjama – pantalon vert et haut blanc.

Elle prit son réveil pour programmer l'alarme, le reposa aussitôt. Elle sourit. Soupira. S'allongea. Elle lut quelques vers de Boileau.

Cinq minutes plus tard, elle s'endormit d'un sommeil sans rêves.

Mercredi 17 Février 2021

— Antoine ? Ça va mieux ?

Le lieutenant Rêche sortit des décombres et s'assit dans l'herbe à côté de son jeune équipier recroquevillé. Face à eux, la forêt soufflait une brume vaporeuse vers l'obscurité du ciel. À leur gauche, d'épais nuages surlignaient les teintes orangées de l'horizon. Antoine se redressa et osa un timide regard vers son supérieur.

— Ça va, ouais, gémit-il.

— On va attendre que les pompiers sortent le corps avant de retourner à l'intérieur. T'es pas obligé de venir si tu le sens pas. De toute façon, ça va être rapide.

— Rapide ?

— Oui. Pour moi, c'est un dégénéré qui est venu se suicider ici. On se contente de chercher des traces de son identité et on plie l'affaire.

Le gamin hocha la tête, la mine absente. Autour d'eux, la nature s'éveillait timidement, insensible au drame venu ponctuer sa nuit : des oiseaux isolés pépiaient pour saluer leurs congénères, des branches nues frémissaient sous l'effet de la brise, un filet d'eau gambadait au fond de la vallée.

Rêche se remit debout, les mains sur les hanches.

— Si tu veux, pendant que je fouille, tu peux t'occuper des coups de fil. Faut demander au maire qu'il s'assure que c'est personne du village, puis appeler le central pour vérifier d'éventuelles disparitions dans les environs. Entre ça et l'autopsie, on aura peut-être un nom à coller au cadavre. Sinon, on clôt l'affaire.

Antoine se tourna vers son supérieur en haussant un sourcil sceptique. Un courant d'air frais le fit frissonner.

— C'est tout ?

— Pourquoi ? Tu t'attendais à quoi ?

Les lèvres pincées, le jeune homme détourna le regard vers la boule orangée sur le point de déchirer l'horizon.

— On n'est pas en ville ou dans un polar, tu sais. Ici, on s'occupe des radars et de quelques gentils problèmes de voisinage. C'est pas une terre de meurtres. Les suicides, par contre, c'est souvent. Faudra t'y habituer.

Antoine se leva. Le craquement de ses articulations se confondit avec le bruit d'une branche tombée au loin. Il se rapprocha de la maison en cendres. Les bras croisés sur sa poitrine, il secoua la tête en silence.

— Je te l'accorde, reprit Rêche dans son dos, ce suicide-là a l'air un peu exceptionnel par la forme. Ça va rendre les gens curieux, ils voudront savoir si c'est quelqu'un qu'ils connaissent, un gars de la région. Si on trouve un nom, ça leur donnera de quoi parler au coin du feu jusqu'aux beaux jours. Si c'est un étranger, tout le monde s'en fout, ils plaindront juste la maison.

Antoine tourna dans la cour de la vieille ferme. Une centaine de mètres en contrebas, il aperçut un petit bâtiment en pierres couvert de tôles. Une antique dépendance, épargnée par les flammes. Il s'y dirigea, se courba pour franchir l'épais linteau de chêne, s'arrêta sur le seuil. À l'intérieur, une unique pièce, basse de plafond, chargée de poussière. Un ancien atelier, d'après la quantité d'outillage entassé.

Le lieutenant rejoignit son adjoint. Il entra sans ménagement et attrapa une vieille hache émoussée posée près de la porte.

— Tu cherches l'arme du crime ou des traces de sang ? plaisantait-il.

Antoine leva un bras pour inviter son chef au silence. Il fit le tour de la pièce d'un air circonspect, puis s'arrêta devant un large plan de travail couvert d'un mélange confus d'accessoires de menuiserie : varlopes et ciseaux à bois, râpes et marteaux, scies et forets s'entremêlaient au milieu d'une vingtaine de boîtes de conserve rouillées remplies de quincaillerie en tout genre. D'un coup de souffle sur ce fatras, le jeune homme souleva un épais nuage de poussière.

Ignorant une nouvelle question de Rêche, il alla ensuite inspecter le coin opposé de la pièce, meublé d'une simple chaise en bois et d'un petit établi disposé face à l'unique fenêtre. Sur celui-ci était soigneusement ordonnée une collection d'outils de sculpture : gouges et couteaux classés par taille, papier de verre et laine d'acier triés par grain, gants et pierres d'affutage rangés par état d'usure. Antoine fit courir son index sur la surface de l'établi et le porta devant ses yeux, surpris de n'y déceler qu'une infime couche de sciure. Il souleva le couvercle d'une boîte en plastique d'où il sortit une pièce de bois clair d'une demi-douzaine de centimètres, sculptée en forme de cheval. D'un geste discret, il la glissa dans sa poche et referma la boîte.

Il prit une profonde inspiration, exhala lentement.

— Je voulais juste jeter un œil, finit-il par répondre à son supérieur. Je téléphone au central, t'appelles le maire, puis on va voir ce qu'il reste dans la maison ?

Jeudi 23 Janvier 2020

Sur l'horloge de chevet de Liz, la grande aiguille avança d'un soixantième de tour et cacha sa petite sœur.

Immergée dans l'obscurité nocturne, Liz ouvrit les paupières et se berça du ronronnement de la rue. Elle plissa les yeux pour lire l'heure. Sa vision resta trop floue.

En se rapprochant du cadran, elle s'étonna de n'y distinguer qu'un seul trait. Le temps de saisir l'appareil, d'en tapoter l'écran et de le reposer à sa place, la grande aiguille pivota d'un nouveau soixantième de tour et doubla sa petite sœur pour la trois cent millièmèe fois en près de quarante ans d'activité.

Six heures et trente-quatre minutes.

Liz bondit hors du lit. Son réveil n'avait pas sonné, elle avait quatre minutes de retard à rattraper.

Elle se figea. Ce jeudi n'était pas un jour comme les autres, se rappela-t-elle soudain. Elle se recoucha. Le sommeil était la seule activité escomptée pour ce début de matinée. Impossible. Tapie au fond de sa conscience, sa peur du vide la maintenait en tension bien plus efficacement que sa dose de théine matinale. Liz regretta son erreur de jugement : non, le relâchement et l'absence de plan n'étaient pas des idées appropriées pour fêter sa retraite.

Elle se concentra sur les changements de tonalité de la circulation, espérant dissiper son angoisse et s'hypnotiser par le

rythme des accélérations. Mais tout comme les treize scooters, les douze berlines, les neuf tacots et les deux camions qu'elle compta, son sommeil poursuivait sa fuite.

Six heures trente-neuf.

Liz calcula le nombre de jours nécessaires à son horloge interne pour parvenir à un réveil plus tardif, dans l'hypothèse où, comme ce matin, elle gagne quatre minutes de sommeil par nuit. Pour émerger après huit heures, il lui faudrait vingt-trois jours. Elle se demanda une nouvelle fois comment remplir l'abysse des semaines à venir, s'en voulut de ne pas l'avoir anticipé, compta le nombre d'heures à occuper chaque semaine. Elle soupira. Même le calcul mental peinait à anesthésier sa conscience.

Six heures quarante-deux.

Liz insista pour se rendormir, tournant sept fois sous sa couette à la recherche de la position optimale. Rien à faire. Alors, résignée, elle se leva.

Pantoufles. Toilettes. Lavabo.

Eau froide, eau chaude. Soupier de lassitude.

Débarbouillage. Massage. Lunettes.

Son reflet grimaça, les joues tombantes, les cheveux ternes, les yeux sombres, les plis marqués. Liz compta. Sept rides autour de l'œil gauche, huit autour du droit, sept sur le front. Elle repensa à une revue feuilletée dans la salle d'attente de son dentiste : un article illustrait comment un éclairage de salle de bains mal positionné creusait les cernes et accentuait les rides. Cela ne changeait rien à l'affaire : avant, son front n'avait que six rides. Liz éteignit la lumière d'un geste rageur et quitta la pièce.

Cuisine. Bouilloire. Prière.

Donne-moi de quoi m'occuper, je ne sais plus faire. Et enlève-moi cette ride s'il-te-plaît, je ne suis pas prête.

Petit-déjeuner. Vaisselle. Dressing.

Vertige.

Accrochée à une étagère, Liz ferma les yeux. Inspira. Expira. Inspira. Expira. Rouvrit les yeux.

Pile de pyjamas, synonyme d'une journée lecture, échecs, ménage, cuisine, paperasse, le tout entrecoupé de tisanes. Non, elle craignait d'épuiser le stock d'activités dédié aux dimanches.

Pile de joggings, adaptée à une longue promenade en ville, une errance dans les rues du quartier, une découverte de nouveaux lieux, un passage au supermarché. Non, ses vieilles jambes ne supporteraient pas que tous les jours ressemblent au samedi.

Restait l'habituelle tenue pantalon-chemisier-pull, sans la journée de travail pour l'accompagner.

Elle se massa les tempes. S'habilla. Rejoignit son fauteuil. Alluma la radio. Pas de top ni de voix pour annoncer l'heure. Pas de flash d'information. Un débat entre deux inconnus.

L'horloge du salon affichait sept heures trente-huit. Liz hésita entre attendre vingt-deux interminables minutes avant le prochain résumé des nouvelles ou sortir sans savoir ce que le monde, la météo et le destin lui réservaient.

Dans le haut-parleur de la radio, la voix nasillarde de l'animateur l'exaspéra après trois phrases et la poussa vers la seconde option.

Avant de passer la porte, Liz attrapa son parapluie. Au cas où.

— Oh, vous êtes en retard ! Tout va bien ?

Liz s'étonna de découvrir la notion du temps chez le vendeur du kiosque. Elle prit le journal déjà déposé à son égard sur le comptoir, laissa la monnaie et tourna les talons pour s'échapper au plus vite. Deux pas plus loin, elle s'arrêta, hésitante.

— Madame Chapeau est déjà passée. D'habitude, elle arrive juste après vous, alors ça m'a surpris.

Liz se pencha vers l'avant, prête à reprendre sa marche.

— En vrai, elle s'appelle pas Madame Chapeau, vous savez. Je l'ai baptisée comme ça parce qu'elle en porte toujours un, quel que

soit le jour ou la saison. Si vous voulez mon avis, ça ne lui va pas. Même avec ça, elle n'a pas votre allure.

Tandis que Liz s'élançait vers la bouche de métro, le vieil homme lui lança un *Bonne journée* débordant d'enthousiasme. Elle le laissa retomber et se noyer dans les grondements de la circulation.

Elle arriva essoufflée sur le quai. Deux hommes en costume se tenaient à son emplacement habituel. Dans un grincement de dents, Liz tâcha de se persuader qu'à présent toutes les portes se valaient, qu'elle pouvait s'installer où elle voulait. Mais elle voulait sa place.

Tandis qu'elle se positionnait à un mètre derrière les deux hommes, elle vit l'horloge du quai ajouter une minute au temps d'attente. D'après son expérience, cela présageait un train en retard et bondé. Elle s'efforça de contenir son agacement. Face à elle, le panneau publicitaire vantait les derniers jours d'une exposition au musée Marmottan. Liz le parcourut d'un rapide coup d'œil. La peinture ne l'enchantait pas, mais se pavaner devant quelques toiles aurait le mérite de la distraire : elle n'avait pas foulé les salles d'un musée en dix ans, depuis une exposition qu'un collègue lui avait recommandé entre deux bouchées d'insipides lasagnes de cantine. Elle essaya de se souvenir du nom, ne revit qu'un prénom et l'écœurement d'une mauvaise orthographe. Gérôme, voilà, elle remettait. Jean-Léon Gérôme. Des toiles auxquelles elle n'avait trouvé aucun attrait. Elle se souvenait maintenant s'être vexée de la recommandation autant qu'elle s'était ennuyée.

Dix ans, recompta-t-elle. Il était peut-être temps de réessayer. D'autant que c'était sur sa ligne, une dizaine de stations après celle menant à son travail. Son ancien travail, se corrigea-t-elle.

Le métro arriva. Le siège de Liz était occupé, tous les autres aussi. Elle peina à se faufiler dans la rame, se tassa contre les trop nombreux passagers, maudit ce début de matinée et tous ces gens incapables de rester chez eux. Par fierté, elle refusa la place assise qu'un jeune homme lui céda et elle se massa le front pour en ôter sa

nouvelle ride. Ruminant sa frustration de n'avoir rien planifié pour ses premiers jours de retraite, elle se promit d'y remédier dès son retour. Enfin, alors qu'une masse de passagers s'extirpa de la rame à sa sortie habituelle, Liz décida de s'asseoir pour poursuivre le voyage jusqu'à l'exposition.

Cinq arrêts plus loin, elle sortit du métro et marcha jusqu'au musée. Fermé. Elle consulta l'heure. Huit heures quarante-huit. Le lieu n'ouvrait pas avant dix heures. Liz soupira, exaspérée d'avoir traversé la ville pour rien. Elle fit demi-tour, résolue à rentrer chez elle. Un bus régurgita une quinzaine de gamins sur son chemin, l'obligeant à marquer une pause pour ne pas les percuter. Elle voulut les réprimander, n'osa pas. En repartant, elle distingua l'entrée d'un parc. À l'horizon, le soleil émergeait d'un ciel sans nuage : l'idée de s'installer sur un banc au vert parut soudain plus alléchante que d'affronter à nouveau la désagréable désordre des transports en commun à l'heure de pointe.

Liz s'assit les jambes serrées, le dos droit, son sac sur les genoux et ses mains par-dessus. À dix mètres d'elle, un renard tentait de chiper le fromage qu'un corbeau tenait en son bec, sous le regard amusé de Jean de la Fontaine. La statue fit sourire Liz. Un rayon de soleil filtra à travers les branchages alentour et lui caressa le visage. Elle ferma les yeux, relâcha ses épaules.

Quelques vers du célèbre poète lui revinrent en mémoire, suivis du tendre visage de madame Faure. Pendant ses années à l'orphelinat, cette surveillante l'aidait à apaiser ses crises d'angoisse d'une caresse dans le dos et d'une poésie. Elle était la seule à témoigner de la bienveillance envers des enfants qui en manquaient tant. Depuis cette époque, elle devait déjà être morte. Liz regretta soudain de n'avoir jamais pris le temps de la remercier. D'un regard vers le ciel, elle pria Dieu de transmettre sa gratitude, accompagnant sa pensée de quatre vers qui lui revinrent.

Nos termes sont pareils par leur courte durée.

Qui de nous des clartés de la voûte azurée

Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment

Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?

Liz égrena les minutes en se remémorant les poèmes de son enfance et s'émerveilla de l'immortalité que procuraient les plus beaux textes à leurs auteurs. Leurs noms traversaient les générations tandis que leurs mots en accompagnaient les émotions.

Quand le soleil commença à lui chauffer le visage, elle regarda sa montre. Neuf heures cinquante-huit. Elle se leva, salua La Fontaine et retourna vers le musée.

Une longue file serpentait déjà jusqu'à l'entrée. Accablée d'avoir perdu deux heures en vain, Liz s'aligna derrière un couple d'étudiants. Pour estimer son temps d'attente, elle dénombra les personnes qui la précédaient ; tous les visiteurs étant venus par deux ou plus, elle en conclut être l'unique personne seule. Elle patienta en analysant parmi la foule les similitudes qui marquaient chaque groupe, qu'il s'agisse de l'âge, des codes vestimentaires, des façons de parler. Rien n'avait changé depuis sa jeunesse : les gens restaient appariés entre semblables dans un invisible système de castes où elle n'avait jamais trouvé de place ni de compagnie à son image.

À part peut-être à l'orphelinat, avec une de ses voisines de lit. Une petite brune chétive, avec laquelle elle avait partagé la table à l'école primaire et le casier au collège, affronté les moqueries des uns et le rejet des autres, pleuré tous les coups durs et fêté les rares aubaines. Liz plissa les yeux pour tâcher de se remémorer son nom. Seul remonta un sentiment d'amertume, mêlé aux odeurs et aux échos des couloirs du lycée : là, Liz s'était à nouveau retrouvée seule, sa camarade ayant été placée dans une famille d'accueil à l'autre bout de la région. La solitude s'était alors muée en vide, et ce vide avait englouti jusqu'au souvenir d'un simple prénom.

L'hôtesse d'accueil du musée la ramena au présent. L'appoint encaissé, elle lui tendit son ticket et lui souhaita une bonne visite.

Parvenue à l'intérieur, Liz fut d'abord incapable d'observer les œuvres exposées tant la foule l'obnubilait. Elle scruta tout le monde ; personne ne la voyait. Elle n'escomptait pas rivaliser avec les toiles accrochées, mais elle se frustra néanmoins d'être ainsi anonyme. Seule et invisible. Son travail de comptable avait jusqu'alors conféré une utilité à son existence ; sa retraite la ramenait au néant de sa condition. Elle n'était rien pour personne, vouée à disparaître sans laisser la moindre trace de son passage.

Elle se précipita aux toilettes pour s'asperger le visage d'eau fraîche. Là, son regard désolé s'arrêta un instant sur les yeux rougis de son reflet. Cela incita Liz à rester une paire de minutes au calme pour reprendre un semblant de consistance avant de regagner les salles d'exposition les moins fréquentées.

Consciente de n'avoir ni la culture ni l'éducation pour en juger le contenu, elle ne porta qu'une attention distraite aux tableaux. Le nom de l'artiste, Mondrian, ne lui évoquait qu'un souvenir abstrait ; la lecture des cartels, faute de l'instruire, la renvoyait face à son ignorance. Elle se força à sourire, à considérer l'infinie étendue de son temps libre comme une opportunité pour apprendre. Elle poursuivit son parcours dans cette optique, hochant la tête après chaque œuvre pour l'ancrer dans ses connaissances. La routine de l'artiste, résolu à peindre une fleur par jour, l'intrigua : elle s'interrogea alors sur l'intérêt de faire de même pour occuper les semaines ou mois à venir.

Elle atteignit la dernière salle après trente longues minutes de visite, partagée entre le soulagement d'en terminer et la honte de n'avoir pas su apprécier. Au moment où ses yeux se posèrent sur un tableau représentant une jeune fille en rouge, Liz se figea. Elle ressentit un choc, un sursaut dans l'estomac, un tremblement dans l'échine.

Elle attribua la sensation à sa fièvre du jour et fit un pas de côté vers l'œuvre suivante. Son regard revint aussi sec vers la fille en rouge. Liz pencha la tête sur le côté. Le choc initial se transforma en une sourde démangeaison, en une gêne aussi palpable qu'inexplicable. Elle tâcha d'analyser le tableau : les couleurs n'étaient pas réalistes, surtout la peau ; le visage exprimait une émotion insondable, surtout la bouche ; les contours manquaient de netteté, semblaient vibrer ; le portrait se noyait dans le vide de l'arrière-plan, prêt à y disparaître. Impressionnisme, répétait le cartel. Liz n'en raffolait pas. Faute de justesse, de précision, de vérité.

Pourtant, cette toile lui semblait familière. Il lui évoquait l'incertitude, l'angoisse de l'abandon, l'inexorable enfoncement dans le néant. Il lui rappelait sa camarade de l'orphelinat. Pourtant, le visage représenté avait peu en commun avec celui de son ancienne amie, mais les impressions véhiculées par l'œuvre en racontaient l'enfance. Oui, c'était son portrait. Le portrait d'Annie.

Et c'était le sien, aussi. Le même regard capté dans le miroir des toilettes un instant plus tôt, le même vide à l'intérieur et autour.

Liz se détourna brusquement, le corps parcouru de tremblements. Elle courut vers la sortie, s'éloigna du musée, et ne reprit son souffle et ses esprits que devant la statue de La Fontaine. Là, elle éclata d'un rire nerveux, consternée par l'absurdité de sa réaction.

En rentrant chez elle, Liz quitta le métro deux stations avant la sienne. Elle emprunta un boulevard sur lequel les étals d'une boutique de loisirs créatifs l'avaient maintes fois obligée à dévier de sa trajectoire. Elle s'y engouffra la tête basse mais le pas décidé, fouina à la recherche du rayon peintures, attrapa un paquet de toiles vierges, remplit un panier des articles les plus aguicheurs et s'empressa de tout régler. Elle sortit sur le boulevard la tête haute et le cœur léger. Elle effectua ensuite une halte chez le fleuriste, acheta le premier bouquet venu et rentra déposer ses paquets sur la table de

son salon. Là, elle sortit un vieux vase d'un fond de placard, y disposa le bouquet et s'assit sur son fauteuil pour le contempler. Un large sourire lui traversa le visage.

Une fleur par jour, comme ce Mondrian.

En s'emparant d'une toile fraîchement déballée, son sourire s'estompa. Elle n'avait pas de chevalet où la poser. Hors de question de l'accrocher aux murs, de peur de les tacher, ni de l'accoler à une chaise ou un meuble, par crainte de les faire basculer. Liz déplaça donc le vase pour dégager la table et y déposer la toile, puis elle s'attela à aligner pinceaux et tubes de peinture. Elle enfila alors le tablier et admira son fier reflet dans le miroir. Enfin, avant de se lancer, elle feuilleta les premières pages de son manuel pour s'informer des techniques de base.

Ses yeux firent six allers-retours entre son matériel et celui du livre avant qu'elle ne comprenne la différence entre gouache et aquarelle. Ses épaules s'affaissèrent, son sourire s'évanouit. Écroulée dans son fauteuil, elle retint ses larmes d'une profonde inspiration, puis d'une deuxième, d'une cinquième. Ses esprits apaisés, elle ouvrit son navigateur internet à la recherche d'un tutoriel de peinture à la gouache et étudia avec attention la première vidéo trouvée. Rien de sorcier, se dit-elle en retournant vers sa toile vierge.

Elle choisit un vert correspondant à la teinte des feuilles du bouquet, n'en trouva pas, mélangea le contenu de deux tubes, c'était à peine trop sombre mais ça s'éclaircirait peut-être en séchant ; elle étala une première couche sur la toile, le pinceau était trop fin, elle en changea, trop épais, tant pis, elle ajusterait l'échelle, ou peut-être qu'en le mettant sous un autre angle ça conviendrait.

Après une poignée de minutes, une longue tache verte évoquait la forme d'une feuille. En reculant d'un pas, Liz regarda tour à tour le bouquet et l'entame de sa représentation. Sans conviction. Elle se résolut à mieux s'appliquer avec les fleurs, en commençant par les